



Annales historiques de la Révolution française

369 | juillet-septembre 2012
Varia

La Russie et les russes dans les écrits des prisonniers de la Grande Armée, une approche comparée

Russia and the Russians in the writings of prisoners of the Grande Armée. A comparative approach

Marie-Pierre Rey



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12593>
DOI : 10.4000/ahrf.12593
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012
Pagination : 61-80
ISBN : 978-2-200-92761-5
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Marie-Pierre Rey, « La Russie et les russes dans les écrits des prisonniers de la Grande Armée, une approche comparée », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 369 | juillet-septembre 2012, mis en ligne le 01 septembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12593> ; DOI : 10.4000/ahrf.12593

Tous droits réservés



LA RUSSIE ET LES RUSSES DANS LES ECRITS DES PRISONNIERS DE LA GRANDE ARMÉE, UNE APPROCHE COMPAREE

Marie-Pierre REY

À partir d'un corpus de lettres, de souvenirs et de mémoires, l'article retrace le destin de plusieurs soldats et officiers de la Grande Armée faits prisonniers en Russie en 1812. Il s'attache à rendre compte des conditions matérielles et psychologiques dans lesquelles se déroulèrent leur déportation vers l'Est puis leur captivité, s'intéresse à leurs perceptions et leurs représentations de la société russe et du régime autocratique. Ces sources permettent de prendre la mesure des terribles souffrances et des traumatismes endurés par ces hommes ; mais elles en disent aussi beaucoup sur l'empire russe. Car sous leur plume, c'est tout un faisceau d'images, d'impressions et de jugements souvent féroces et parfois drôles, qui se dessine sur les confins de l'empire, son gouvernement, ses classes sociales et son administration corrompue.

Mots-clés : prisonnier de guerre, Russie, Russes, ego-documents, voyage, souffrance, solitude

Dans la campagne de Russie entamée en juin 1812¹, Napoléon emmena avec lui près de 600 000 soldats et officiers. Sur ce total, environ 60 000 à 80 000 (les sources divergent) retraversèrent le Niémen en décembre 1812 et, entre 150 000 et 200 000 hommes, souvent blessés et malades, furent faits prisonniers. Compte tenu du désordre et de l'absence de réglementation dans lesquels ces arrestations se produisirent, le destin

(1) Marie-Pierre REY, *L'effroyable tragédie, Une nouvelle histoire de la campagne de Russie*, Paris, Flammarion, 2012.

de ces prisonniers, de plus en plus nombreux au fil de la campagne, a été très variable. Le plus souvent, c'est une mort immédiate qui attendait les soldats² tombés entre les mains des Cosaques ou des partisans. Peu suspect de sympathie à l'égard des combattants de la Grande Armée, le général britannique Robert Wilson, alors conseiller militaire du tsar Alexandre I^{er}, a décrit avec épouvante et force détails les traitements barbares infligés aux prisonniers. Une fois dépouillés de leurs biens et de leurs vêtements, les prisonniers étaient soit exécutés sur place, soit enterrés vivants ou brûlés vifs³ ou bien encore, remis à des paysans qui, après les avoir torturés, les mettaient à mort en se livrant souvent à des rituels païens. D'autres sources, également contemporaines des événements, témoignent elles aussi d'actes de torture et de barbarie :

« J'ai vu vendre un prisonnier français, pour vingt roubles, aux paysans qui le baptisèrent avec un chaudron d'eau bouillante et puis l'empalèrent tout vif sur un morceau de fer pointu. Quelle horreur ! Oh ! Humanité, tu en gémiss. Les femmes russes tuent à coups de hache les prisonniers et les maraudeurs qui passent par leurs habitations »⁴.

Toutefois, plusieurs milliers de captifs, plus chanceux, échappèrent à ces exécutions sommaires ; rescapés de l'enfer russe, ils rentrèrent en France où un tout petit nombre d'entre eux rédigèrent des souvenirs dont certains furent publiés de leur vivant ou bien après leur disparition. Que nous révèlent ces textes sur le traitement dont les prisonniers furent l'objet ? que nous disent-ils sur l'Empire russe et ses habitants ? Que nous apprennent-ils sur sa population, ses mœurs, son régime ? À partir d'un premier corpus de textes, cet article se propose de donner quelques pistes de réponse qu'il s'agira d'étayer par une étude plus systématique des sources.

Les prisonniers et leurs souvenirs : retour sur une source bien spécifique

Des écrits à la tonalité particulière

Les écrits des prisonniers exilés sont des écrits de survivants et leurs souvenirs sont très largement empreints des traumatismes qu'ils ont

(2) Les officiers bénéficièrent parfois de conditions plus clémentes.

(3) Hugh SETON-WATSON, *The Russian Empire, 1801-1917*, London, Clarendon Press, 1967, p. 138.

(4) « Récit du lieutenant Bressoles » *Revue du Souvenir Napoléonien*, n°135, 1979. Cité par Léonce BERNARD, dans *Les prisonniers de guerre du Premier Empire*, Paris, Christian, 2002, p. 215.

vécus, qu'il s'agisse des traumatismes liés à la campagne elle-même ou des conditions éprouvantes dans lesquelles s'est déroulée leur captivité. À notre disposition se trouvent deux types de sources : tout d'abord, des lettres que de leur exil lointain, quelques prisonniers sont parvenus à écrire à leurs familles. Contemporaines de l'événement décrit, elles livrent à chaud le point de vue du captif sur le monde qui l'entoure mais elles sont souvent moins crues et plus « aseptisées » que les souvenirs : pour ne pas inquiéter les siens outre mesure, pour les épargner, le prisonnier s'autocensure, rassure et, ce faisant, livre une vérité moins dure que celle qu'il éprouve réellement. *A contrario*, les souvenirs ou les mémoires, seconde source disponible, se font plus directs mais ils présentent les risques liés à toute entreprise mémorielle en étant susceptibles de travestir, d'enjoliver ou de pécher par la volonté de se mettre en scène... Les récits parvenus jusqu'à nous sont très peu nombreux : peu de combattants ont été en mesure de résister aux mauvais traitements subis ; et, lorsqu'ils l'ont été, peu ont eu la capacité et *a fortiori* le courage et l'envie de mettre leur expérience par écrit à destination d'un public extérieur. Mais quelques témoignages s'avèrent particulièrement intéressants. On retiendra ici quatre journaux et mémoires auxquels s'ajoutera un corpus de lettres.

Les mémoires d'Honoré Beulay, grenadier du 36^e de ligne, publiés en 1907 à Paris chez Honoré Champion, ne le furent donc pas de son vivant. Le texte a été édité par son petit-fils Joseph Beulay qui, dénichant le manuscrit dans la bibliothèque de son oncle et le trouvant passionnant, décide de le rendre public alors que le texte était initialement destiné à rester dans la sphère familiale. Honoré Beulay écrivait en effet au début de son ouvrage :

« J'ai vu tout de même des choses que personne ne reverra jamais plus et dont la postérité parlera certes ; peut-être mes enfants et petits-enfants en liront-ils plus tard le récit avec intérêt ; revoyons donc nos notes et tâchons de revivre un peu tout cela pour les distraire et les instruire »⁵.

Les mémoires de Beulay constituent pour l'historien un témoignage de premier plan. Né en 1789 à Ouzouer-le-Doyen, petit village de la Beauce, âgé de 23 ans au moment de la campagne, fils de paysan, fait prisonnier le 28 novembre 1812 avec l'ensemble de la division Partouneaux, il est

(5) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée, 18 avril 1808-10 octobre 1815, de la Beauce à l'Oural par la Bérézina et d'Oufa à Ouzouer-le-Doyen*, Paris, Honoré Champion, 1907, préface, p. XII.



d'abord emprisonné à Vitebsk, puis conduit à Kostroma où il arrive le 20 septembre 1813, après huit mois de marche. Le « repos » y est de courte durée. Beulay est à Kazan le 29 octobre et y reste jusqu'au 8 novembre avant d'arriver le 15 décembre à sa destination finale, Birsik, petite ville de Bachkirie, où il restera prisonnier jusqu'au 4 août 1814. Il sera de retour en France en janvier 1815.

Le témoignage de Beulay peut être enrichi par celui du médecin Désiré Fuzellier, auteur d'un *Journal de captivité en Russie, 1813-1814*⁶. Le point de vue de Fuzellier diffère sensiblement de celui de Beulay. Plus jeune que Beulay, citadin, - il est né en 1794 à Abbeville et n'a que dix-huit ans au début de la campagne -, issu d'un milieu social plus aisé - son père, ancien prêtre défroqué est professeur de collège -, Désiré entreprend des études de médecine quand la campagne de Russie le rattrape. Il est donc appelé à partir en avril 1812, sera fait prisonnier le 13 janvier 1813 et envoyé vers l'Est, sur la Volga, à 600 kilomètres de l'Oural. Durant sa captivité, il apprend le russe et parviendra même à exercer la médecine. De ce fait, ses conditions de détention furent moins difficiles que celles que connut Beulay. Libéré le 18 juin 1814, il retransverse la frontière russe le 5 novembre 1814 pour rentrer en France en janvier 1815. Il reprend alors ses études de médecine à Paris et s'installera par la suite à Montreuil comme médecin. Son journal n'était pas destiné à être publié : c'est un de ses descendants, Raymond Fuzellier, qui, cent quatre-vingt ans après les faits relatés dans le journal, sera à l'origine de l'édition annotée du texte.

À ces deux textes, feront encore écho les Mémoires inédits du jeune officier Alexandre de Cheron⁷ et le *Journal des campagnes et blessures de Charles-François Minod*⁸. Ce dernier était fourrier au deuxième régiment suisse, ce qui permet de diversifier l'origine nationale et géographique de nos témoins. Enfin, ces quatre textes ont été complétés par la lecture de lettres écrites par des soldats en captivité dont celles du commandant Breton⁹. Plus disparates, elles n'offrent pas la même continuité dans l'analyse que les journaux intimes mais elles n'en demeurent pas moins précieuses par les impressions qu'elles livrent sur les Russes et la Russie, et

(6) Raymond FUZELLIER, Introduction au *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, tenu par Désiré Fuzellier, médecin*, p. 32. Édition numérique, Paris, Ginko éditeur, 2010.

(7) Alexandre DE CHERON, *Mémoires inédits sur la campagne de Russie*, présentés par Robert de Vaucorbeil, Paris, Éditions Historiques Teissèdre, 2001.

(8) Charles-François MINOD, *Journal des campagnes et blessures*, dans *Combats et captivité en Russie, Mémoires et Lettres de soldats français*, Paris, Librairie Historique Teissèdre, Collection du Bicentenaire de l'Épopée Impériale, 1999.

(9) Commandant Auguste-Denis-Hippolyte BRETON, *Lettres de ma captivité en Russie*, dans *Combats et captivité en Russie, Ibid.*

en premier lieu sur les conditions dans lesquelles s'opèrent l'arrestation des prisonniers, leur transfert vers l'Est et leur captivité.

Un éprouvant voyage vers l'Est

Qu'ils aient été faits prisonniers sur les champs de bataille, lors d'embuscades tendues par les cosaques ou dans des hôpitaux ou des villages où ils s'étaient arrêtés parce que trop épuisés pour suivre la Grande Armée dans sa retraite, les captifs, théoriquement placés sous escorte et sous protection de l'armée, furent conduits, le plus souvent à pied pour les soldats, parfois en voiture pour les officiers, en direction de l'Oural et de la Sibérie. Ce voyage vers l'Est qui dura plusieurs mois constitua pour la majorité d'entre eux une terrible épreuve. Tous les prisonniers ne voyagèrent pas par voie de terre. Certains furent embarqués et transportés par bateaux « car les Russes évacuèrent les malades capturés à Königsberg par voie de mer, leur évitant quelques bonnes centaines de kilomètres à pied »¹⁰. Mais y compris pour ces derniers, le périple resta difficile, en raison des conditions matérielles auxquelles les hommes étaient soumis. Désiré Fuzellier qui compta parmi ces hommes, attestera dans son *Journal de Captivité en Russie 1813-1814* :

« [...] nous eûmes beaucoup à souffrir dans cette longue traversée : nous étions plongés dans la plus affreuse misère ; la vermine nous épuisait ; nous ne pouvions nous étendre pour reposer, tant nous étions serrés ! J'avais encore la fièvre et pour me désaltérer, je buvais de l'eau de la mer Baltique, qui, quoique peu salée, est d'un goût nauséabonde [sic]. Ajoutez-y quelques biscuits secs, voilà quelle était ma nourriture »¹¹.

Quant au commandant Auguste-Denis Hippolyte Breton qui, fait prisonnier lors du combat de Krasnoïe du 18 novembre 1812, sera, lui, envoyé en Petite-Russie, avant d'être rendu à la liberté au printemps 1814 et de rentrer en France en septembre, il attestera dans des lettres à ses proches qui sont parvenues jusqu'à nous, à quel point cette marche de plusieurs mois fut dévastatrice :

« Les malheureux prisonniers, mourant de faim, de fatigue et de froid, avaient presque tous été pris dans les villages que l'armée avait dépassés

(10) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, tenu par Désiré Fuzellier, médecin, op. cit.*, p. 32.

(11) *Ibid*, p. 69.



ou près des feux qu'elle laissait derrière elle, et qu'ils n'avaient même pas la force d'abandonner à l'approche de l'ennemi même, ayant pour la plupart les pieds gelés. Ces misérables, comme tu dois le voir, ne marchaient qu'avec une peine extrême, et, sitôt qu'ils s'arrêtèrent ou tombaient de fatigue, les cosaques barbares qui nous escortaient leur criaient "Marchir¹² !". Ces mots étaient accompagnés de nombreux coups de lance, et quand, définitivement, ces malheureux ne pouvaient y obéir, ils étaient inhumainement assassinés. Nous entendions les cris plaintifs et déchirants des victimes que ces cannibales étaient en train d'immoler. Ce souvenir me fait frissonner »¹³.

Durant la campagne de 1812, il n'y eut pas de plan général de déportation des prisonniers mais une gestion plutôt empirique, presque au jour le jour, des milliers de soldats captifs ; comme plusieurs d'entre eux le rapporteront ensuite, les soldats, tout comme leurs chefs d'escorte, ignoraient souvent tout de l'endroit où on les conduisait : ce n'est qu'au fil de leur périple que les captifs apprenaient que, le pouvoir ayant besoin de faire de la place pour les nouveaux prisonniers, il avait été décidé de les transférer plus loin à l'Est, ce qui les obligeait à se remettre en route. Le grenadier Beulay attestera dans ses mémoires :

« À part notre misère et notre saleté, la situation à Vitebsk était supportable et nous espérions que les Russes nous y laisseraient finir l'hiver. Mais les gouvernements proches de la frontière étaient tellement bondés de prisonniers, qu'il fallait bien que les premiers venus prennent le large et cèdent la place aux nouveaux convois »¹⁴.

Dans les premières étapes de leur voyage forcé, les hommes dorment en prison ou dans des lieux assimilés à des prisons mais il arrive que certains, jugés inaptes à la marche, soient hospitalisés dans des dispensaires militaires ; faute de vêtements chauds, nombre de captifs meurent en route. En outre, au même moment, une épidémie de typhus fait rage dans les régions touchées par les combats ; c'est dire à quel point le transfert des prisonniers signe souvent leur arrêt de mort. Sur leur route vers l'Est, Kazan sert souvent de halte ; les hommes s'y reposent quelques jours et on les y équipe pour le froid. Le 9 octobre 1812, arrive ainsi à Kazan un groupe de 300 prisonniers. Parmi eux, une cinquantaine, jugés incapables de se

(12) C'est-à-dire en mauvais français, « marchez ! ».

(13) Auguste BRETON, *Lettres de ma captivité en Russie*, op. cit., p. 125.

(14) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 105.

remettre en route, sont aussitôt envoyés dans un hôpital militaire local pour s'y faire soigner ; les autres, dotés de bottes, de vestes de mouton, de pantalons de drap chaud et de chapeaux sont contraints de reprendre leur route en direction d'Orenbourg¹⁵. Toutefois, à partir de la fin décembre 1812, les rigueurs de l'hiver, particulièrement dur cette année-là, compliquent, voire suspendent les transferts des prisonniers vers l'Est et nombre d'entre eux achèveront leur périple dans le gouvernement-général de Kazan. Début janvier 1813, d'après les archives locales du gouvernement de Kazan, on y dénombrait 254 prisonniers ; un mois plus tard, ils sont 422 mais, si l'on prend en compte le fait qu'en février 1813, 116 décès de prisonniers y ont été enregistrés pour les deux seuls premiers mois de l'année 1813¹⁶, on peut en conclure que les flux d'arrivée ont été bien supérieurs aux estimations finales. Ces arrivées se poursuivront dans les mois suivants : pour toute l'année 1813 on évalue à un peu plus de 2 000, le nombre de prisonniers consignés à Kazan.

Pour ceux des prisonniers qui, déplacés avant l'arrivée des grands froids, ont continué d'avancer vers l'Est, le transfert s'est souvent déroulé de manière chaotique. Faute de locaux en nombre suffisant pour les accueillir, les hommes sont le plus souvent hébergés chez des habitants qui, en échange d'un billet de logement, sont tenus de les accueillir et de les nourrir. Mais, mal accueillie des populations locales, cette obligation se heurte souvent à des stratégies de contournement et à des passe-droits bien décrits par Fuzellier :

« Aussitôt qu'une colonne, un détachement ou un régiment est arrivé dans un endroit, le chef doit se transporter chez le dicitcki si c'est un village, chez le gorodnitch si c'est une ville de cercle, et le polismestre si c'est un chef-lieu de gouvernement. Alors on donne ordre à celui qui loge de prendre le nombre des soldats et officiers. Il fait l'énumération des maisons qui composent l'endroit, ou le quartier de la ville qui doit loger si c'est un chef-lieu de gouvernement ; prend un bâton pour frapper à chaque maison et prévient de prendre deux ou trois hommes suivant la grandeur du local. Si le maître de la maison est fortuné, il appelle le dicitcki en

(15) S.N. HOMCHENKO, « Voennoplennye armii Napoleona v Kazanskoj gubernii v 1812 - 1814 godah » dans *Borodino i napoleonovskie vojny. Bitvy. Polja srazhenij. Memorialy. Materialy Mezhdunarodnoj nauchnoj konferencii.*, Mozhajsk, 2008, p. 293-306.

(16) *Id.*, Références d'archives et de sources: Rossijskij Gosudarstvennyj Istoricheskij arhiv. Fond 1409, opis. 1, delo 656. Ch. 1. Feuillet 211-214; Nacional'nyj arhiv Respubliki Tatarstan. Fond 977 opis. «Sovet», delo 71, *Ibid.*, Nacional p. 5-9; N.P. Zagoskin *Istorija Imperatorskogo Kazanskogo Universiteta za pervye 100 let ego suschestvovanija*, T.1. Kazan', 1902, p. 406.
(Pouvez-vous me réécrire complètement les notes de bas de page 15 et 16. Merci)



particulier et, lui présentant deux ou trois pietac (2 ou 3 sols), il est exempt de loger. En attendant le pauvre militaire est exposé aux injures de temps au milieu de la route. Enfin le diciatcki revient et dit : "On ne loge pas ici." Je fais cette remarque car il était triste pour tous, de se voir ainsi marchander pour quelques sols et un verre d'eau-de-vie »¹⁷.

Si les conditions de voyage et de séjour sont éprouvantes pour les captifs, elles le sont presque tout autant pour les « escorteurs » et ces derniers ne sont guère mieux lotis que les prisonniers qu'ils encadrent : « Notre voyage durait depuis un mois et le froid augmentait toujours. Les prisonniers et les cosaques eux-mêmes mouraient par douzaines » souligne le commandant Breton¹⁸ dans une autre lettre à sa famille. Au fil de leur transfert, les hommes ont été exposés à des souffrances indicibles. Fait prisonnier le 28 novembre 1812, Beulay précise, que pendant quatre jours, « on nous laissa exposés à toutes les rigueurs d'un hiver féroce et aux tortures de la faim »¹⁹. Et lorsqu'ils se remirent en route par moins 33, la moitié des prisonniers étaient morts en une nuit²⁰. En route vers Vitebsk sur une route dévastée par la guerre, ils ne trouvent guère à se nourrir. « La plupart du temps, nous devions nous contenter de mâcher des racines »²¹. Quant à Minod, pris lors du passage de la Bérézina, il a livré un saisissant tableau de sa marche forcée vers l'Est :

« Au printemps de l'année 1813, nous fûmes conduits dans l'intérieur de la Russie par détachements de 300 à 400 hommes, escortés par des cosaques réguliers et irréguliers. En général, les cosaques réguliers, qui sont de très bons cavaliers, n'étaient pas aussi barbares avec les prisonniers que les cosaques irréguliers, qui sont fantassins, armés d'une grande lance et d'un énorme fouet. Ces troupes sont barbares et les prisonniers eurent beaucoup à souffrir de leur brutalité. Les premières journées de marche dans l'intérieur furent très pénibles en raison des mauvais chemins, d'autant plus que la plupart d'entre nous avaient les pieds gelés. On les enveloppait dans toutes sortes de chiffons. Quand nous arrivions dans un village, on mettait 30 à 40 hommes dans un hangar, exposé à l'intempérie de la saison ; sans paille, l'on couchait sur la terre nue. Nous recevions pour notre subsistance deux cuillerées de gruau, de sarrasin, deux poignées de

p. 70. (17) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, tenu par Désiré Fuzellier, médecin, op cit.*,

(18) Auguste BRETON, *Lettres de ma captivité en Russie op. cit.*, p. 129.

(19) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée, op. cit.*, p. 92.

(20) *Ibid.*, p. 94.

(21) *Ibid*

biscuit coupé par morceaux, fait avec de la farine de seigle, d'avoine, de pois et de fèves. Ce biscuit est tellement dur qu'il faut l'humecter longtemps avant de pouvoir en manger »²².

Alexandre de Cheron n'est pas en reste. Fait prisonnier à Kovno (Kaunas), il atteste lui aussi les traitements barbares qu'il a subis aux côtés de ses infortunés camarades :

« Les malheureux prisonniers étaient enfermés dans des cachots sans vivres et sans vêtements, dans la vermine jusqu'au cou, exposés tous les jours à la visite des Cosaques qui les battaient et les pillaient de manière ce qui échappait à l'assiduité de l'un n'échappait pas à l'autre, de sorte que les malheureux exposés à leur férocité étaient obligés de mourir de faim, de froid ou de coups. Enfin, d'après le rapport d'un officier qui se trouve dans le détachement, ils étaient quarante officiers et ils ne sont restés que trois. Jugez donc de ce que ce doit être pour les soldats, on leur refusait jusqu'à l'eau »²³.

Dans le courant de l'année 1813, le sort des prisonniers encore en vie, - déjà sans doute moins du quart - s'améliore quelque peu. Des lettres de prisonniers mentionnent que douze kopecks par jour sont désormais attribués à chaque prisonnier ; Beulay précise qu'« en dehors du pain et de la viande, les officiers avaient droit à cinquante kopecks par jour » et que « les sous-officiers et soldats devaient en toucher quinze »²⁴ ce qui permit aux hommes d'améliorer leur ordinaire, de se procurer chaussures et vêtements et de se débarrasser de la vermine... Le témoignage de Désiré Fuzellier va dans le même sens : il confirme avoir touché durant sa captivité une solde d'un « demi-rouble » par jour, soit un peu plus d'un franc et demi²⁵. Toutefois, tous les prisonniers n'auraient pas bénéficié du même traitement. Fuzellier atteste avoir rencontré, alors qu'il se trouvait à Novgorod Veliki, des prisonniers auxquels il était donné « trois livres de farine et de gruau²⁶ » mais qui ne touchaient qu'« un sou par jour ».

En juillet 1813, le ministère russe de la Police édicte une circulaire qui sera suivie en novembre d'un oukase impérial. Avant même la fin du conflit qui interviendra en mai 1814 avec la signature du premier traité

(22) Charles-François MINOD, *Journal des campagnes et blessures*, op. cit., p. 45.

(23) Alexandre DE CHERON, *Mémoires inédits sur la campagne de Russie*, op. cit., p. 33.

(24) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 103.

(25) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, tenu par Désiré Fuzellier, médecin*, op. cit.,

(26) *Ibid.*



de Paris, les deux textes offrent aux prisonniers d'origine paysanne, la possibilité d'opter pour le statut de « colons étrangers ». Libres de pratiquer leur culte, exemptés d'impôts pour cinq à six ans, les prisonniers se voient accorder un généreux subside et un lopin de terre pour les aider à s'installer dans les gouvernements-généraux de Saratov et de Ekaterinoslav²⁷. Aux prisonniers artisans et ouvriers de métier, il est proposé de travailler dans des manufactures ou des fabriques, voire dans le bâtiment pour participer à la reconstruction des maisons et édifices détruits²⁸ et bénéficier de contrats individuels, assortis de conditions financières avantageuses. Enfin, le gouvernement russe offre aussi aux prisonniers la possibilité de se faire naturaliser en optant pour une citoyenneté définitive provisoire de deux ou trois ans ou une citoyenneté définitive²⁹. Ces mesures généreuses qui concernent officiers et simples soldats ont un objectif majeur : suppléer à la saignée démographique suscitée par la guerre et relancer l'économie impériale mise à mal par les dévastations. Elles seront bien accueillies : en août 1814, on évalue à un quart le nombre de prisonniers ayant choisi de devenir des sujets de l'empire russe, au titre, cependant, de la citoyenneté provisoire et non définitive pour la majorité d'entre eux ; et en 1837, on comptera à Moscou près de 1500 vétérans de la Grande Armée³⁰.

Au même moment, l'État français se préoccupe lui aussi du retour de ses enfants, là encore pour des raisons essentiellement économiques et démographiques. Nommé commissaire au rapatriement, le baron Morain se rend en Russie à l'été 1814 pour y organiser les premiers retours qui se déroulent par bateaux dès l'été³¹. Ces rapatriements s'échelonnent jusqu'en 1816, date à laquelle certains sont encore mentionnés dans les archives³². C'est au sein de ces survivants, revenus de l'enfer russe, que figurent nos témoins.

L'Empire russe, terre de souffrance et de contrastes

Pour ces voyageurs « malgré eux », venus des confins occidentaux de l'empire et échoués pour certains dans l'Oural, voire en Sibérie, la

(27) Aujourd'hui Dniepropetrovsk.

(28) Sergej ISKJUL, *Rokovy Gody Rossii, 1812, dokumenta'lnaja khronika, (Les années fatales de la Russie, 1812, une chronique documentaire)*, Petersburg, LIK, 2008, p. 313.

(29) Vladlen SIROTKIN, « La campagne de Russie. Le destin des soldats de Napoléon après la défaite », *Revue de l'Institut Napoléon*, Paris, 1991-I, n°156, p. 56-65.

(30) *Ibid.*

(31) *Ibid.*

(32) Natalie PETITEAU, *Lendemain d'Empire. Les soldats de Napoléon dans la France du XIXème siècle*, Paris, Boutique de l'Histoire, 2003, p. 115.

Russie, on n'en sera pas étonné, c'est avant tout une terre de souffrance et de solitude.

Une terre de souffrance et de solitude

La souffrance est tout d'abord une souffrance physique et elle se confond avec les privations auxquelles les prisonniers furent durablement confrontés. La faim et le froid sont les leitmotivs des textes de souvenirs et les causes principales de la mortalité qui ravage les rangs des prisonniers. Obsessionnel, le froid est omniprésent dans le récit de Beulay et lui-même ne devra son salut qu'au fait qu'en route il est parvenu à se procurer « une cospodine, chaud manteau du pays, fait avec des peaux de mouton encore garnies de leur toison »³³. Fait prisonnier et transféré à Arzamas sur la Volga, Alexandre de Cheron se plaint lui aussi du froid terrible :

« 1^{er} janvier 1814. [...] Il fait un froid excessif. La Volga est gelée. On compte trente-trois degrés de froid. Les oiseaux gèlent en volant. En allant d'une maison à l'autre souvent on a le nez et les oreilles gelées. Le 1^{er} février [...] la température est insupportable »³⁴.

Au froid et à la faim, s'ajoute encore, une fois les prisonniers arrivés à destination, un profond sentiment de solitude et d'isolement qui domine la plupart des lettres et des mémoires des soldats rescapés. Arrivé début décembre à Oufa, Beulay croit qu'il s'agit là du terme de son voyage ; mais peu après, il est contraint de se remettre en route alors que la population alentour se fait de plus en plus rare :

« Cette fois du moins, nous nous croyions au bout de notre rouleau ! Eh bien ! pas du tout. Le 5 décembre, malgré la neige et un froid cuisant, il fallut que nous nous remettions en route, comme le Juif-Errant, pour nous enfoncer davantage encore dans ce maudit pays, où l'on ne trouvait même plus de chrétiens à qui parler »³⁵.

Ce sentiment d'isolement est omniprésent dans les sources. Dans son journal de bord, de Cheron écrit de manière récurrente :

« (20 septembre 1814) Village où il n'y a que deux maisons. Depuis deux jours il fait aussi froid que dans le mois de novembre en France.

(33) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 108.

(34) Alexandre de CHÉRON, *Mémoires inédits sur la campagne de Russie*, op. cit., p. 38.

(35) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 126.



21 septembre : Village. La route et les environs n'offrent que le spectacle de la plus affreuse misère ; partout des terres incultes et des villages réduits à trois ou quatre maisons et point d'habitants »³⁶.

Ce sentiment d'isolement est encore accentué par le sentiment d'une distance culturelle immense séparant les soldats français, alphabétisés et chrétiens, des populations tatares et « mahométanes » (l'expression est courante sous leur plume) qu'ils côtoient dans les villages où ils sont relégués. « Depuis notre départ de Kazan, en effet, à l'exception de deux villages, l'un russe et l'autre tchérimisse, nous n'avions rencontré que des tartares »³⁷ atteste Beulay, par ailleurs frappé par la pauvreté de ces villages et leur dénuement : « depuis longtemps déjà nous nous enfonçons dans des déserts où nous ne rencontrons que des mesures de sauvages, chez qui faisaient défaut les choses les plus indispensables à la vie »³⁸. Plus loin, il se plaindra de son quotidien fait de « repas sur le pouce, près de l'âtre fumeux de Tartares loqueteux et puants »³⁹. Toutefois, Fuzellier, qui, du fait de son statut de médecin, a été en contact avec des individus plus divers, a un discours plus nuancé sur les Tatars. Il souligne que, contrairement aux Russes, ils ne boivent pas, et affirme que :

« Ces peuples, quoique soumis aux Russes, sont bien plus industrieux et plus civilisés. Quoique leur nom (tartare) en impose à ceux qui ne le connaissent pas, on peut assurer que les Tatars sont doux, obligeants, quoique trompeurs. Ils vivent bien, aiment beaucoup la pâtisserie et prennent souvent du thé. Ils mangent du cheval et, pour cette raison seule, les Russes ont beaucoup de répugnance pour les Tatars. Tous les jours, matin, midi et soir, ils font leurs prières sur un drap, en lisant l'Alcoran. Ils n'ont ni jeûne, ni carême. Ils savent presque tous lire, écrire et calculer »⁴⁰.

Mais ce jugement reste exceptionnel. Dans les récits des survivants, domine le sentiment d'une distance, voire d'une supériorité culturelle à l'égard de tous les peuples de l'Empire, y compris le peuple russe sur lequel les prisonniers français portent, comme on y reviendra plus loin, un jugement plutôt sévère. Qu'ils aient été confinés dans l'Oural, en « Petite Tatarie », en Bachkirie ou en Sibérie, tous les prisonniers ont donc

(36) Alexandre de CHÉRON, *Mémoires inédits sur la campagne de Russie*, op. cit., p. 43.

(37) *Ibid.*

(38) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op.cit., p. 130.

(39) *Ibid.*, p. 162.

(40) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, tenu par Désiré Fuzellier, médecin*, op. cit.,

éprouvé le sentiment lancinant de leur coupure du « monde civilisé » et de la monotonie de leur existence. En revanche, et ce point est important, si certains furent sollicités en fonction de leurs compétences (médecins, ébénistes...) et quelque peu rémunérés, ce qui leur permettait d'améliorer l'ordinaire, en revanche, aucun n'y fut astreint au travail forcé : c'était là un privilège non négligeable du statut de prisonnier de guerre.

Pays inhospitalier par son hiver interminable et son climat extrême, l'empire russe surprend aussi les prisonniers par ses dimensions (Fuzellier parcourra 4 000 kilomètres à pied, Beulay davantage !), les contrastes de ses paysages et la profusion de ses ressources naturelles. Car au printemps revenu, la nature s'anime et elle se fait généreuse.

Un pays aux ressources naturelles généreuses

C'est avec surprise et émotion que Fuzellier, prisonnier en « petite Tartarie », décrit la fertilité des terres, la richesse de la faune et de la flore et le caractère giboyeux des forêts.

« Les canards, les oies sauvages, les bécasses, les grives, les mésanges, et une infinité d'autres gibiers affluent après la fonte des neiges. Il faut convenir que ce serait une belle contrée de la Russie, si l'hiver y était plus court et moins rigoureux. Car les denrées y sont à un prix très modéré et le sol en est très fertile »⁴¹.

Prisonnier dans l'Oural, Beulay découvre lui aussi une région moins inhospitalière que le rigoureux hiver ne le laissait penser. En fils de paysan originaire de la Beauce, il est sensible à la richesse d'un sol généreux en récoltes et avec le retour du printemps, il s'émerveille :

« Nous avons été frappés de voir avec quelle rapidité les récoltes, confiées à la terre aussitôt après le dégel, croissaient sous l'action du soleil. En voyant onduler au souffre du zéphyr les champs de blé, d'orge et de seigle, dans les vastes plaines des environs, j'avais l'illusion des moissons du bon pays de Beauce »⁴².

Beulay aime bien manger et il égrène ses souvenirs de remarques quant à la richesse des ressources tirées de la pêche et de la chasse :

(41) *Ibid.*, p. 91.

(42) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 148.



« La viande y est de qualité supérieure, [dit-il en amateur], le poisson est exquis ; nous avons fait connaissance d'un vieux pêcheur (tatar) qui nous en fournissait tant que nous en voulions, à très bon marché. Le gibier qui pullule également est aussi à vil prix pour cette raison très simple, que les paysans n'en mangent pas ; ils ne touchent même pas au coq de bruyère. S'ils tuent lièvres et lapins, c'est uniquement pour se protéger contre leurs ravages, les dépouiller et utiliser leur fourrure »⁴³.

Quant à Alexandre de Cheron, prisonnier à Cemenov, petite ville de la Volga où il arrive en septembre 1813, il souligne lui aussi avec satisfaction que « les vivres sont à bon compte ici. Il y a une grande quantité de gibiers »⁴⁴.

Toutefois, la générosité et l'opulence de la nature ne sauraient faire oublier l'état de délabrement dans lequel se trouve le pays du fait des violences et des destructions de guerre.

Les stigmates de la guerre

En route vers l'exil mais plus encore, lorsque, amnistiés et libérés, ils ont repris la route pour rentrer, les prisonniers ont unanimement perçu et décrit à quel point la guerre avait été dévastatrice ; dans l'espace impérial, les stigmates du conflit sont en effet omniprésents. Évoquant son arrivée à Vitebsk, Beulay rappelle que la ville « avait eu particulièrement à souffrir de l'invasion et des nombreux combats qui s'étaient livrés aux alentours. Toutes les maisons avaient été fouillées, pillées de la cave au grenier. Je laisse à penser l'accueil que nous fit la population, massée aux portes de la ville pour nous recevoir »⁴⁵.

Les villes, les villages, les églises incendiés par la Grande Armée sur son avancée ou par les armées russes sur leur retraite peinent à être reconstruits et en 1814, sur les théâtres des opérations, c'est encore la désolation. À Vornova⁴⁶, « il restait environ huit à dix maisons, et les ruines d'un château magnifique » souligne Fuzellier. À Dorobouj, lieu de combats acharnés, le médecin observe :

« Le feu avait étendu ses ravages dans les faubourgs et avait tout détruit. [...] On commençait à rebâtir quelques cabanes. [...] Avant d'arriver à

(43) *Ibid.*, p. 135.

(44) Alexandre de CHERON, *Mémoires inédits sur la campagne de Russie*, op. cit., p. 38.

(45) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 100.

(46) En réalité Voronovo, un village appartenant au comte Rostopchine qui fit mettre le feu au château mentionné par Fuzellier.

Smolensk, nous eûmes à observer les ruines d'un faubourg qui fut tout à fait incendié en 1812. On le rétablissait alors. Ensuite, nous vîmes deux chapelles qui furent criblées de balles et de mitraille sans que les images qu'elles contenaient fussent mutilées »⁴⁷.

En chemin vers la France, Cheron a lui aussi décrit les traces de la guerre et souligné la lenteur des reconstructions. Arrivé le 15 août 1814 à Wiazma, il écrit :

« Wiazma : cette ville que je revois pour la troisième fois est très étendue. La plus grande partie en fut brûlée et principalement les maisons en brique qui sont en très grand nombre. Cette ville est loin d'être réparée quoiqu'on y travaille beaucoup. Nous y séjournâmes les 16, 17 et 18 »⁴⁸.

Et, arrivé à Semlewo le 19, il confesse, conscient des souffrances que la guerre a infligées aux populations civiles :

« Semlewo, village tellement dévasté que nous fûmes obligés de bivouaquer et n'osâmes pas pénétrer dans les affreuses maisons des habitants, quoi qu'il fit très mauvais temps. Heureusement nous avons des provisions. Il nous eût même été impossible de trouver de la farine. C'était sans doute pour nous punir que les Russes nous faisaient suivre cette route où nous trouvions à peine de quoi vivre, point de chevaux et les habitants malheureux par nous et qui ne nous avaient point pardonné »⁴⁹.

On le voit à cette dernière mention : les stigmates de la guerre ne sont pas seulement matériels ; ils sont également psychologiques et pèsent tant sur le comportement des Russes à l'égard des prisonniers que sur le regard porté par les captifs sur la société et l'état autocratique.

Regards croisés franco-russes

La plupart des sources témoignent des jugements contrastés dont les prisonniers français font l'objet de la part de la population.

p. 103. (47) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, tenu par Désiré Fuzellier, médecin, op. cit.*,

(48) Alexandre de CHERON, *Mémoires inédits sur la campagne de Russie, op. cit.*, p. 43.

(49) *Ibid.*, p. 43.



Le peuple et les élites russes face aux prisonniers français

À l'unisson, les sources soulignent à quel point les Français sont haïs d'un peuple qui, sur leur passage, ne cesse de les poursuivre de sa vindicte et de son hostilité. À Vitebsk, Beulay et ses compagnons d'infortune doivent faire face à la colère d'une population transformée en « meute » contre laquelle l'escorte cosaque aura « toutes les peines du monde » à les protéger :

« Ce n'était qu'imprécations, hurlements sauvages, menaces de mort ; les femmes surtout se faisaient remarquer par leurs accès de rage ; elles nous montraient le poing, comme de vraies furies, en nous lançant des apostrophes qui n'étaient point à l'eau de rose »⁵⁰.

De son côté, s'approchant de Kazan, Fuzellier note dans son journal la haine populaire que les prisonniers suscitent sur leur passage⁵¹ ; il déplore aussi la rancune tenace des prêtres bien peu portés à la miséricorde et la propagande distillée par l'Église russe à l'encontre des « athées » qu'il s'efforcera, d'ailleurs, de démentir :

« [...] il était de l'intérêt de la nation russe d'inspirer au peuple autant d'horreur que possible contre une puissance qu'elle avait tant à redouter. Le vulgaire croyait, affirmativement, que nous étions des athées et bien d'autres absurdités que les Barons⁵² leur avaient fait croire. Ces crédules habitants furent bien convaincus du contraire, dès que nous pûmes nous expliquer avec eux et les dissuader : « Comment, disaient-ils, vous avez en France des églises, vous êtes baptisés, vous fêtez la Pâque, La Trinité »⁵³ ?

Si les prisonniers ont à souffrir de la haine du peuple et de l'agressivité des prêtres, ils s'attirent *a contrario*, une certaine sympathie de la part des élites et plusieurs des survivants témoignent de comportements généreux de leur part à l'égard des captifs français. En route vers Vitebsk, Beulay est logé chez « un Polonais » qui fait préparer toutes les chambres disponibles de son vaste château et installe « les soldats et les sous-officiers dans les communs avec tout le confort possible »⁵⁴. À Birsk, dans l'Oural, Beulay entre en contact « avec les principales maisons de Birsk et des alentours,

(50) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 100.

(51) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, tenu par Désiré Fuzellier, médecin*, op. cit., p. 97.

(52) C'est-à-dire les nobles propriétaires fonciers.

(53) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, Ibid*, p. 81.

(54) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 98

et peu à peu il s'établit d'agréables relations entre les gens du pays, qui ne demandaient que cela, et les officiers français »⁵⁵. À Mglin, le commandant Breton est dès son arrivée convié par le gouverneur de la ville à venir prendre le thé et à dîner⁵⁶ ; quelques jours plus tard, il sera invité par un autre noble tout aussi francophile :

« Un traîneau élégant me transporta lestement au sein de cette respectable famille, se composant du père, de son épouse et d'un fils âgé de dix-huit ans, le seul qui parlât passablement le français. [...] Je passai dans cette agréable habitation une huitaine de jours que je trouvai bien courts, recevant les soins les plus délicats des hôtes bienveillants qui m'avaient fait connaître la providence pour me faire oublier une partie de mes maux »⁵⁷.

On le mesure sans peine à la lumière de ces témoignages : la francophilie des élites a bel et bien résisté à la guerre. Pourtant, cette bienveillance à leur égard n'empêche pas les prisonniers d'émettre des jugements pour le moins sévères à l'encontre de ces mêmes élites, du peuple russe et de la société impériale dans son ensemble.

Des jugements sévères sur la société russe et son fonctionnement

Les sources à notre disposition foisonnent en effet de remarques et d'annotations très négatives sur la société russe, sa structure et son fonctionnement. Aux yeux de Fuzellier, le peuple russe dans son ensemble est indécis, apathique, superstitieux⁵⁸ et, profondément ignorant, il ne saurait être considéré comme civilisé :

« [...] de tous les peuples qui composent l'empire russe, ce sont les Moscovites qui ont le moins d'éducation et qui sont le moins civilisés : car à l'exception de la noblesse russe, les libres et esclaves n'ont aucune connaissance dans les sciences et les arts, et vivent dans une ignorance honteuse »⁵⁹.

Peu civilisés sinon barbares, les Russes sont également décrits comme asservis et incapables de secouer le joug dont ils sont victimes :

(55) *Ibid.*, p. 135

(56) *Lettres de ma captivité en Russie par le commandant Breton, op. cit.*, p. 137.

(57) *Ibid.*

(58) On retrouve cette idée de superstition chez BEULAY, dans *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée, op. cit.*, p. 148.

(59) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814, tenu par Désiré Fuzellier, médecin, op. cit.*, p. 69.



« Incapables de concevoir un meilleur sort, ils courbent la tête sous la verge de leurs oppresseurs »⁶⁰.

Les élites sont souvent décrites comme francophones et francophiles. À Oufa, Beulay est reçu avec un prisonnier médecin dans les plus riches familles de la ville et il découvre avec étonnement le poids et l'omniprésence de la culture française. L'épouse du gouverneur, excellente francophone, « elle prononçait le français avec une pureté et une intonation parfaite »⁶¹ précise Beulay, leur ouvre les portes de sa bibliothèque pour prendre le thé :

« Elle nous fit remarquer que sur les rayons figuraient, au premier rang, les chefs-d'œuvre de la littérature française, depuis les maîtres du grand siècle jusqu'aux auteurs les plus récents. C'était un des luxes, une des jouissances de leur ménage de faire immédiatement venir de France et de déguster ensemble les productions nouvelles qui faisaient quelque bruit »⁶².

Ce goût pour la culture française n'est pas rare. Beulay mentionne encore que plusieurs des notables de Birsk recevaient des journaux, dont un en français, dont les colonnes « étaient remplies de nouvelles relatives aux affaires de France⁶³ ». Et c'est à Birsk que Beulay apprendra dans ce journal en français l'abdication de Napoléon en mars 1814... Toutefois tous nos témoins ne se montrent pas si favorablement impressionnés par les élites russes. Fuzellier en particulier se montre plutôt critique à l'égard des nobles dont il juge la culture superficielle : « Ils recherchent beaucoup les étrangers afin d'observer leurs manières et de les imiter »⁶⁴.

Cette dénonciation de l'imitation est à souligner : quelque vingt-cinq ans plus tard, on retrouvera ce même thème, tant dans la *Première Lettre Philosophique* de Tchaadaev (1836) que sous la plume du marquis de Custine dans *La Russie en 1839*. Enfin, après avoir traité des élites, plusieurs de nos sources s'attachent à décrire l'administration russe, dénonçant son hypertrophie et son inertie. À propos de la ville de Birsk, Beulay souligne :

« Non seulement elle possède donc une garnison, mais elle a un commandant de place avec un nombreux état-major, et tous les fonctionnaires

(60) *Ibid*, p. 75.

(61) Honoré Beulay, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 164.

(62) *Ibid*, p. 162.

(63) *Ibid*, p. 135.

(64) *Journal de captivité en Russie, 1813-1814 tenu par Désiré Fuzellier, médecin*, op. cit.,

que comporte une sous-chancellerie. Ah ! il y en a de ces ronds de cuir ! Ce n'est du reste pas spécial à Birsk ; c'est une des plaies de la Russie, c'est une des causes de son piétinement sur place dans la voie de la civilisation. Menés militairement, tous ces sous-ordres laissent à leurs chefs le soin de penser pour eux ; l'esprit d'initiative leur est totalement inconnu ; ils adorent la sainte routine et ont horreur de toute innovation et de tout progrès qui dérangerait leurs habitudes et secouerait leur paresse »⁶⁵.

Mais c'est la corruption au sommet de ces élites régionales qui choque les prisonniers français et cela d'autant plus qu'ils en seront eux-mêmes les victimes. Beulay verra la moitié du viatique concédé par l'empereur Alexandre Ier aux prisonniers désireux de rentrer chez eux par leurs propres moyens, lui être confisquée par le gouverneur-général⁶⁶. Or, ce cas de malhonnêteté avéré semble avoir été répandu comme le rapporte Alexandre de Cheron :

« Nous restâmes à Nijni-Novgorod jusqu'au 8 juillet (1814) à nous ennuyer d'autant plus que ce retard inattendu prolongeait notre captivité. Et était selon nous autant de jours enlevés au bonheur. Nous en connûmes depuis le motif. Le gouverneur savait que plusieurs des prisonniers avaient encore de l'argent. Le gouvernement leur permettait de prendre la poste à peu de frais et ordonnait au gouverneur de leur faciliter les moyens. Celui-ci, pour les y forcer, retardait notre départ. Aussi en partit-il une quinzaine dont il retint les appointements contre l'ordre de l'Empereur, ce qui fit que la plupart de ces messieurs n'ayant plus d'argent ne purent continuer leur route en poste »⁶⁷.

Qu'ils aient été marqués au sceau du désespoir ou de l'optimisme, ces textes de rescapés de l'enfer russe constituent donc des sources de premier plan pour l'historien. Car au-delà de ce qu'ils disent des souffrances et des traumatismes endurés par ces prisonniers, c'est tout un faisceau d'images, d'impressions et de jugements souvent féroces et parfois drôles qui se dessinent sur les confins de l'empire, son système de gouvernement, ses classes sociales et son administration corrompue. Voyageurs malgré eux, les prisonniers français se sont ainsi transformés en observateurs attentifs et souvent indignés d'un régime autocratique et d'une structure socio-économique qu'en dignes enfants des Lumières et de 89, ils ne pouvaient

(65) Honoré BEULAY, *Mémoires d'un grenadier de la Grande Armée*, op. cit., p. 130.

(66) *Ibid.*, p. 172.

(67) Alexandre de CHERON, *Mémoires inédits sur la campagne de Russie*, op. cit., p. 40.



que désapprouver, dans un douloureux jeu de miroir les ramenant sans cesse à leur propre histoire et à leurs propres valeurs.

Marie-Pierre REY
Université Paris 1-Panthéon Sorbonne
Centre de recherches en histoire des Slaves
1, rue Victor Cousin
75005 Paris
Marie-Pierre.Rey@univ-paris1.fr